

La mort du cycliste

Nous étions épuisés. Pour une rare fois depuis que nous étions jeunes parents, nos trois enfants faisaient la sieste de l'après-midi et nous pouvions la faire avec eux. Par la fenêtre de notre chambre, la lumière d'un beau dimanche d'été traversait le rideau diaphane, le chant des oiseaux nous ravissait et nous sentions les arômes du jardin. C'était un moment de grâce. Nos corps commençaient à peine à se reposer que nous entendîmes un cri puissant provenant de la rue. Ce hurlement était celui de la blessure, de la souffrance, une plainte comme on n'en entend presque jamais, quand il n'y a plus de pudeur, quand le corps réagit à l'instinct. Nous nous sommes redressés instinctivement et c'est de réagir en même temps qui nous permit de confirmer que nous n'avions pas rêvé. Je sortis rapidement de la maison. Un jeune homme était étendu sur la chaussée, son vélo à la roue tordue gisait non loin de là. J'ordonnai d'appeler les secours. Mon mari s'empressa de relayer les informations sur l'inconscience du cycliste. Rapidement, l'ambulance arriva. Le blessé avait repris un peu de conscience. En fait, ses yeux s'étaient ouverts. Il avait même tenté de se redresser, mais je voyais qu'il n'était pas dans sa tête. Son regard restait embrumé. Il était incapable de dire son nom. Les ambulanciers partirent avec lui. Nous étions choqués. Impossible de retourner à la sieste. Nous n'en entendîmes plus parler quand une semaine plus tard, un couple se présenta à notre porte. Quelle étrange affaire que d'arriver chez les gens sans s'annoncer! Depuis l'avènement des cellulaires, personne n'osait plus frapper à la porte sans prévenir. Il s'agissait des parents du jeune cycliste. Nous avions été les dernières personnes à le voir vivant. Il était mort peu de temps après son arrivée à l'hôpital. Sur le coup, je ne savais pas ce que voulaient ces pauvres endeuillés en larmes. De leur immobilité et de leur silence, je compris qu'ils avaient besoin de parler de leur fils, qu'ils avaient besoin de connaître ses dernières minutes de vie. J'ai raconté. J'ai raconté pour les reconforter. J'ai raconté qu'il avait essayé de se battre pour rester en vie, qu'il n'avait pas souffert, qu'il était beau, qu'il était beaucoup trop jeune, mais qu'il semblait heureux et paisible. Je

n'ai pas raconté l'absence de casque, la chaleur de l'asphalte sur lequel il était resté étendu trop longtemps, le soleil de midi qui brûle la peau, mon désarroi de ne pouvoir aider. J'ai raconté leur enfant. J'ai raconté ce qui était important pour eux. Ils sont repartis avec leur deuil. Perdre un enfant est sans doute la plus grande souffrance imposée à un humain. Le cycliste était mort et ses parents en seraient éternellement blessés. Et nous, les premiers secours, notre inconfort n'est rien en comparaison, mais nous y pensons encore souvent à ce jeune cycliste mort devant notre fenêtre, tout bêtement, par une belle journée d'été. Nos enfants se portent très bien. Il n'y a eu qu'un cycliste mort et quelques blessés à l'âme et au cœur et cela nous semble déjà beaucoup trop.